

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Conversation souveraine

Jean Royer, *Le lien delà terre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges / Europe Poésie, 1992, 64 p.

Jean-Noël Pontbriand, *Il était une voix suivi de Jack Kerouac Blues*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 136 p.

Yves Boisvert, *La balance du vent*, Montréal, Le Noroît / Chaillé-sous-les-Ormeaux, Le Dé bleu, 1992, 96 p.

Jean Coutin

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38794ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Coutin, J. (1992). Review of [Conversation souveraine / Jean Royer, *Le lien delà terre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges / Europe Poésie, 1992, 64 p. / Jean-Noël Pontbriand, *Il était une voix suivi de Jack Kerouac Blues*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 136 p. / Yves Boisvert, *La balance du vent*, Montréal, Le Noroît / Chaillé-sous-les-Ormeaux, Le Dé bleu, 1992, 96 p.] *Lettres québécoises*, (68), 34–35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jean Royer, *Le lien de la terre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges/Europe Poésie, 1992, 64 p., 10 \$.

Jean-Noël Pontbriand, *Il était une voix* suivi de *Jack Kerouac Blues*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1992, 136 p., 12 \$.

Yves Boisvert, *La balance du vent*, Montréal, Le Noroît /Chaillé-sous-les-Ormeaux, Le Dé bleu, 1992, 96 p., 12 \$.

Conversation souveraine

«Tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans
qu'il y a des, etc.»

POÉSIE
Jean Coutin

De tous les genres qui ont survécu aux assauts de la théorie du texte, il en est encore un qui affirme sa spécificité en multipliant les alinéas, en accumulant les images rares et en accentuant plus ou moins telle ou telle unité linguistique. Question de toute éternité : cela suffit-il à faire de la poésie un genre autonome ? En lisant les trois recueils récemment parus de poètes qui ne sont pas nés d'hier, on ne peut s'empêcher d'évoquer la controverse qui eut lieu dans le milieu de la peinture américaine du début des années 1960, autour du critique d'art Clement Greenberg, alors qu'on accusait le réseau de la critique d'art de dicter aux artistes les habitudes picturales appropriées à la «*modernist painting*». L'insistance avec laquelle Royer et Pontbriand font du poème un lieu de circulation des voix n'est pas sans rappeler ce phénomène de «dictée», tant la parole arrachée au hasard est maintenant un lieu commun de la théorie littéraire. Quant à Boisvert, il manie suffisamment habilement les mécanismes de distanciation et la pensée critique pour s'adonner à une poésie qui se joue, avec gravité et humour, autant du monde que de ses représentations.

Figuration et idolâtrie

Le titre du dernier recueil de Jean Royer, *Le lien de la terre*, est emprunté à un poème de Jean-Guy Pilon qu'il cite en épigraphe. Cela n'a rien d'extravagant, en particulier si l'on connaît les habitudes citationnelles de notre contre-troubadour national (on se souviendra, entre autres, de la «table des citations» qu'il offrait à la fin de *Depuis l'amour*). Pourtant, la citation est ici à considérer en un sens particulier, car elle constitue l'unique porte d'entrée du recueil. En effet, «les multiples visages d'un même rêve» dont parle Pilon dans cette épigraphe vont se concrétiser en une série de poèmes qui portent presque tous le nom d'un poète en guise de titre. Il serait inexact de dire que

Royer se limite à rendre hommage à ses confrères (bien qu'il soit parfois complaisamment question de fraternité, de communauté, etc.); mieux vaudrait parler d'entreprise de figuration. Royer cherche

de toute évidence à rendre à la parole son identité première, à lui donner un visage amoureux. «Anne Hébert», par exemple, est convoquée alors que

*Dans ses yeux veille
le sacré contre la mort
Clarté de l'instant
où c'est l'âme qui porte le corps
dans toute sa beauté.
L'intime mystère nous rejoint. (p. 14)*

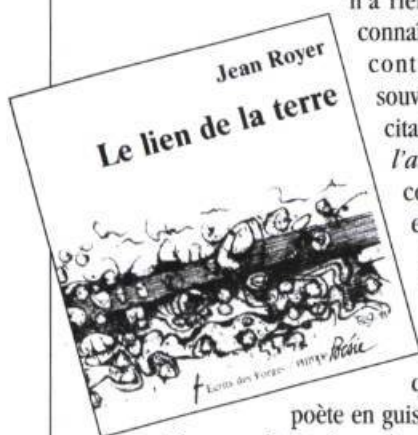
Du même coup, il n'est pas étonnant de surprendre l'apparition récurrente d'un vocabulaire de l'être dans toute sa dimension ontologique. «Instant» (p. 14), «Origine» (p. 15), «Centre» (p. 20), «mère» (p. 27), «présence» (p. 33), etc. sont autant d'appellations qui démontrent un désir d'identifier la source du langage poétique, de reconnaître qu'un «chant coule dans mon chant» (p. 46). Sans doute la source du poème réside-t-elle dans la répétition et la récupération de paroles antérieures ou concomitantes, encore faut-il cesser de le dire, de l'expliquer, et rendre sensible cette expérience poétique.

Les poèmes du *Lien de la terre* relèvent trop d'un art poétique cru et élémentaire, et n'en finissent plus de s'entretenir (par des artifices typographiques), parfois brutalement, avec le souverain Autre. Situé quelque part entre l'intimité et l'universalité, *Le lien de la terre* semble mal à son aise dans un espace qu'il ne parvient pas véritablement à occuper. Il n'est pas de choses simples : le travail de figuration de Royer se double d'une forme d'idolâtrie du poète et du poème qui conduit la poésie à se regarder le nombril. Il se peut que «[l]e poème [soit] un projet d'existence» (p. 45), mais il peut aussi n'être qu'un poème.

Christ !

Le monde est une vallée de larmes

Il était une voix suivi de *Jack Kerouac Blues* de Jean-Noël Pontbriand souffre aussi de cette foi en le langage qui empêche le travail du poète de pénétrer l'univers sensible, et celui-ci de pénétrer celui-là, comme si le poème allait s'écrire de lui-même. D'ailleurs, *Jack Kerouac Blues* est entièrement fondé sur l'équivalence entre le Christ et le poète (Jack), lequel ne rachète plus les péchés du monde en portant la croix, mais en errant dans l'attente d'un miracle (ce qui





est déjà une entorse au mythe Kerouac), portant sur son dos la part d'échec du monde (ce qui en est un autre). Il n'est pas dans mon intention de nier les efforts de Pontbriand, mais plutôt de suggérer que son travail est soumis à une forme de mystique du texte qui n'est pas sans affinités avec une certaine tradition judéo-chrétienne du Livre. Or, cela est d'autant plus conséquent (pour ne pas dire dangereux) chez Pontbriand qu'il ressent un désir très clair de mettre au jour un récit fondateur, comme le laisse présager le titre *Il était une voix*, qui lui permettrait de voir le jour à son tour :

*nous ne sommes pas au monde
nous sommes ancrés dans la marge avec des songes en
berne
une mémoire en panne et une histoire muette
comme si nous n'étions qu'une égratignure sur le mur
des grottes
[...]
quelle terre étrangère recevra nos os
avant de les réduire en cendres (p. 74)*

C'est précisément à la géographie de cette «terre [toujours] étrangère» que Pontbriand s'évertue à donner forme. *Il était une voix* se présente comme la reconquête progressive «des mots étouffés de silence/contrits et repentants du péché d'exister» (p. 25) au travers d'une lettre imaginaire de sa mère (en joual) qui circule dans la mémoire du narrateur. L'évocation d'une enfance misérable, la mise en œuvre du mythe biblique, le triste jeu de niveaux de langues, le rappel d'une histoire souffrante et de la noblesse de la souffrance sont autant de voix mièvres qui dominent le recueil et qui ne réussissent qu'à fonder le folklore d'une aliénation intérieure.

Forces de la dévastation

Dans cette perspective, seuls les poèmes d'Yves Boisvert parviennent à soutenir la conversation souveraine dont parlait Char. Divisé selon des «points de l'espace qui correspondent à des fonctions cosmiques» (note de l'auteur, p. 7), *La balance du vent* porte sur la beauté du monde sensible un regard qui la défigure. À l'image de cette «cabane» (p. 14) éternellement menacée de déflagration selon qu'elle expose telle ou telle façade aux forces accusatrices du vent, l'écriture de Boisvert ne se situe jamais que sur cette ligne de risque, là où, à tout moment, elle menace de retourner au délire des formes incertaines :

*j'étais au moins cheval
le museau rivié à la cloture
le mors au cœur le cœur au sable
au bord de la source ou de l'avalanche
le feu du Nord rôdait par les bois (p. 12)*

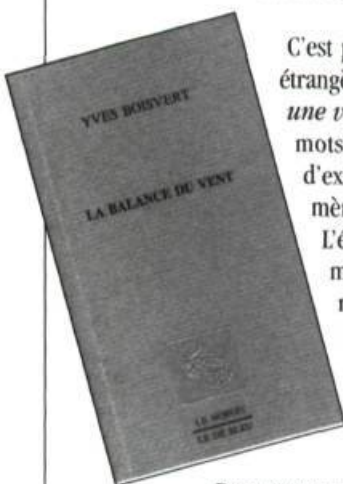
Le moins qu'on puisse dire, c'est que Boisvert n'a pas froid aux yeux. Pour rendre compte de l'inaliénable degré de servitude auquel tous sont soumis, il place chacun, chacune, et les autres, au milieu d'un

espace langagier chaotique (origine et fin de toute écriture) où se mêlent le sublime et le burlesque, la violence et la tendresse, la préciosité et la vulgarité. Mais qu'on ne s'y trompe pas :

*à travers villes et villages
on prétend s'attendrir à mort sur nos finesse
mais au plus inavouable de l'esprit du corps
nul n'est dupe de notre intégrale bouffonnerie (p. 33)*

La gravité du ton est ainsi continuellement désamorcée par l'alternance de vers plus près de l'oralité (crue et cruelle) que de l'écriture et par une virulence du ton qui jamais ne vient accuser la défaite devant le désespoir.

Il serait faux de prétendre que *La balance du vent* se résume à rendre compte d'une énergie dispensatrice d'incertitude. Si «les gens craquent/et décident de tenter leur chance dans la dévastation» (p. 53), c'est que cette énergie est étroitement canalisée en une critique sociale adressée à une société où «le séchage des idéaux/[et]/la raideur des états d'âme» (p. 55) prévalent. C'est moins dans le contenu de la critique sociale que dans les objets particuliers auxquels Boisvert s'en prend en poète que se situe l'intérêt du point EST de l'espace, qui est jugement et direction, selon la correspondance des fonctions cosmiques, nous apprend la note de l'auteur ! Ces objets, ces voix, depuis la «télé» (p. 40) jusqu'aux discours des politiciens, en passant par la vitesse, ont en commun d'habiter, de pervertir et d'orienter la part d'imagination que revendique une relative liberté. Si l'on peut douter «des chardons de feu» (p. 76) qui jailliront du «jargon salubre de la rue» (*ibid.*), il est sans doute vrai qu'«il deviendra nécessaire/pour la circonstance/d'avoir des mains/autres que les siennes» (p. 71).



Tournez les pages pour voir un peu...

**Hélène et Michel St-Denis,
infographistes**

**ComRem inc
670-0972**